

Les amis de mes amis

Les amis de mes amis

Jean-Paul RUEFF, président FOF-Auvergne-Rhône-Alpes

Dès ce début d'année 2022, les appels au secours pour des enfants de deux ou trois ans se sont multipliés dans nos cabinets d'orthophonie. Ce sont pour la plupart des enfants qui ne sont pas entrés dans le langage. Par ailleurs, nous venons de passer deux années difficiles, en raison de l'épidémie de Covid 19. Quel lien pourrions-nous faire entre ces deux phénomènes ? Cette explosion des demandes, cet accroissement brutal des cas pathologiques, parfois très graves, sont-ils en rapport avec la pandémie qui s'est abattue sur nous, et de quelle manière ?

Au-delà du temps passé devant les écrans, pouvons-nous dégager quelques facteurs qui nous permettraient d'y comprendre quelque chose ? Qu'est-ce qui, dans les conditions de vie qui ont été les nôtres, peut venir jeter quelque lumière sur ces manifestations spectaculaires de trouble du langage ?

Nous savons qu'un enfant a besoin d'être immergé dans un bain de langage. Mais qu'est-ce que c'est un bain de langage ? Ce n'est en tout cas pas le fait d'entendre des mots, des phrases, des discours. C'est que le discours en question soit adressé à l'enfant, et qu'il y ait une énonciation. Autant dire qu'un dessin animé ou un jeu vidéo ne parle pas. S'adressant à tout le monde, ils ne s'adressent pas à chacun. La télé tient-elle compte des réactions, de l'attention de l'enfant ? Éprouve-t-elle un sentiment pour lui ? Remarque-t-elle ses productions sonores ? En joue-t-elle ? Ressent-elle un affect ? Qu'advient-il des nourrissons qui ont vécu devant un écran pendant des mois ? Ils n'ont pas été plongés dans un bain de langage mais ont plutôt subi une noyade. Ils n'ont souvent pas reçu de leurs parents le regard qui est nécessaire à l'échange langagier. Je reçois un jeune enfant, souriant, toujours, mais jargonnant au point qu'on ne comprend pas ce qu'il dit. Il est incapable de rester en place. Aux parents, je demande s'ils parlent à leur enfant. « Bien sûr ! » répondent-ils. « Et qu'est-ce que vous lui dites ? ». « Viens à table, va chercher tes chaussures... » On peut constater qu'il n'y a là aucun discours. Tout au plus des ordres simples, qu'on aurait pu donner à un animal. Rien qui engage la subjectivité des parents, ou les affects qui pourraient concerner leur enfant, ou tout simplement leur vie, celle de la famille, leur condition, leur travail, leur relation, leurs souvenirs, leur projection. Tout est dans l'immédiateté. Pas d'au-delà du discours, mais un simple énoncé.

Les amis, de mes amis

On sait depuis de nombreuses années, et cela a été démontré dans les années 70, dans l'expérience de Still Face, qu'un enfant ne peut supporter longtemps une expression neutre ou triste sur le visage de son vis-à-vis. Un article du journal Le Monde, en date du 31 mai 2017, relate cette expérience menée aux USA par le Docteur Tronick : on demandait aux parents de bébés d'un an de communiquer avec eux, normalement, puis de dévier leur regard et de revenir vers leur enfant sans aucune expression émotionnelle visible, pendant deux minutes. Après avoir tenté de relancer l'échange, les bébés se détournaient, émettaient des cris stridents et se jetaient en arrière, perdaient le contrôle de leurs gestes. On peut supposer que la poursuite itérative de cette expérience, le côté irrégulier de la relation, aurait pu entraîner un repli durable, et des symptômes imitant le TSA. Pour ce qui nous concerne, le fait même que le parent lui-même passe son temps devant son ordinateur, télétravail oblige, sans adresse à l'enfant, entraîne chez le tout petit un comportement qui s'apparente aux conduites d'autistes ou assimilés, même en dehors d'une pathologie avérée. L'attitude de l'enfant provoquera en retour un effet sur l'adulte, provoquant un tarissement de la parole et de sa prosodie.

Le discours que tient un père ou une mère à son enfant, pour qu'il fasse effet, ne peut pas rester purement descriptif du monde environnant, encyclopédique. C'est le ressenti de l'adulte qui raconte, qui modifie sa prosodie et intéresse le bébé. Mais qu'y a-t-il à raconter, lorsque les journées se succèdent, sans possibilité de vie extérieure, en confinement ? On peut l'instruire, mais rien ne peut déborder de cette parole savante, et l'enfant s'enferme dans la connaissance ou... dans le mutisme. Au mieux dans le jargon. D'autant que les parents ont été surchargés et de travail, et d'enseignement lorsqu'il y avait des aînés à instruire puisque les écoles ne pouvaient accueillir les enfants scolarisés. Peu de possibilités pour les adultes de souffler, d'acquérir l'énergie qu'apportent les relations extérieures. Jeanne a trois ans. Ses parents l'amènent en consultation car elle parle peu, reste incompréhensible, ne cherche pas le contact des autres enfants, fuit les adultes, ne répond pas. Plein de bonne volonté, ils cherchent à la faire parler. Ils tentent de lui apprendre le nom des couleurs, et la comptine numérique. Eh oui, c'est une manière de tester le langage des petits, alors pourquoi pas leur demander d'apprendre ces substantifs ? La seule parole que Jeanne m'adresse, c'est le nom de la couleur qu'elle utilise pour ses dessins, non figuratifs au demeurant. On se rend compte de l'absurde de la situation. Pour égayer un peu mon propos, je citerai le passage d'OSS 117, *le Caire nid d'espions*. Il commence l'apprentissage de l'arabe par les nombres de un à cinq, et s'en montre très fier. Puis il se demande à quoi cela pourra lui servir... « Sauf si on me demande de compter jusqu'à cinq ! » s'écrie-t-il. Jeanne ne s'intéresse pas aux livres que j'essaie de lui lire. Elle prend elle-même un autre livre et parle en même temps que moi. Seule sa production l'intéresse. Pourrait-on dire qu'elle se conforme à un comportement qu'on lui a indiqué, par la demande de connaissances, et non à une relation à l'autre, passant par la parole ?

Les amis de mes amis

Le langage signe en effet notre relation à l'autre. C'est une ouverture vers l'extérieur, dont les modalités seront fonction de notre rapport à l'autre, aussi bien à notre rapport aux autres. Cependant, lors de cette pandémie, l'extérieur était vécu comme hostile, éminemment dangereux pour les parents qui ne pouvaient pas emmener leur enfant au parc, à la crèche, chez les amis ou les grands-parents. L'autre était une menace mortelle. N'a-t-on pas vu des infirmières menacées tant on craignait qu'elles rapportent dans leur immeuble les germes du coronavirus ? Il est difficile pour un tout petit de se développer normalement dans le huis-clos que nous avons été obligés de vivre. Il ne s'agit pas là de critiquer le confinement, mais de tirer un enseignement de ces conditions inédites. Une amie grecque m'a récemment confié : « Ce qui m'a le plus manqué, pendant le confinement, ce n'étaient pas mes amis. C'étaient les amis de mes amis. » Cet au-delà du cercle restreint nous introduit au social, aux vraies connaissances, à tous les sens du terme, à ce qui vient déborder la relation privée, nécessaire mais insuffisante au développement, à ce qui va nous faire parler. Mais lors du plus fort de la crise du Covid 19, seul le cercle restreint était viable.

Les premiers temps de la pandémie s'apparentent à une période d'occupation. L'ennemi est là, invisible, et il empêche la plupart de faire des projets. Cette impossibilité a provoqué chez nombre des jeunes mères une thymie dépressive, et nombreuses sont les mères qui nous ont raconté le peu d'intérêt et de chaleur qu'elles ont pu apporter à leur bébé. Comment alors lui parler ? Comment pourrait-il les combler un moment, alors que les préoccupations les submergeaient ? Cette place d'objet merveilleux, nécessaire au développement de l'enfant a été mise à mal par les circonstances. C'est cette place de petite merveille qui va se glisser dans la prosodie du parent, et qui permettra les pics prosodiques qui intéresseront le nourrisson. C'est ainsi qu'il va chercher le regard de l'adulte et le tresser avec la voix. À défaut de quoi, s'installera une sorte de surdité verbale, en tout cas un intérêt à la parole. La mère de Christophe lui a toujours parlé comme à un adulte. Pas de mamanais, pas de petit mot aux syllabes redoublées, pas d'intonation bête, signes de la jouissance de cette rencontre. Christophe n'était pas sourd. Il repérait le bruit des insectes, des avions. Mais il n'a pas réagi aux voix humaines. Quelle anticipation pouvait se faire jour chez des parents débordés, sans avenir visible ? Le petit d'homme est immature, on pourrait même dire prématuré. Contrairement au poulain qui fait ses premiers pas dès les premières minutes de sa vie terrestre, il lui faut du temps pour tenir sa tête, se mettre debout, marcher. C'est le regard que nous portons sur lui, le souhait conscient ou inconscient que nous avons de le voir aller de l'avant, ce que nous pouvons imaginer pour lui de manière anticipatrice qui lui permettra de grandir. Non, on ne peut pas se contenter d'attendre en disant que chaque enfant se développe à son rythme. Il faut être en état de l'imaginer.

Les amis, de mes amis

Enfin, l'entrée dans le langage signe une séparation de la mère et de l'enfant. Le langage fait coin. Il restreint la jouissance corporelle première, le peau-à-peau si prisé aujourd'hui. C'est bien parce que l'enfant constate que la mère est intéressée ailleurs qu'il se met à parler. Son insatisfaction le pousse à la parole. Ailleurs, dans le meilleur des cas, c'est dans le couple. Comme nous le savons, la situation des couples avec enfants, enfermés ensemble jour et nuit, sans trêve ni repos, n'a pas été très favorable. Cet enfermement a généré de nombreux cas de violences conjugales, ou pour le moins un désintérêt plus ou moins marqué. On a donc vu des enfants qui intéressaient peu leur mère, ou qui au contraire leur ont servi d'objet, collés à elles, les isolant de l'environnement hostile.

Selon quelles modalités pouvons-nous entreprendre un travail avec ces enfants ? Il me semble qu'il y a à les recevoir dans un premier temps avec leurs parents. À permettre que soit verbalisée la période qu'ils ont traversée, à en faire part à l'enfant, qu'il soit parlant ou non. Permettre à ces parents de poser des mots, et d'être affectés par ce qui se passe pour leur enfant, c'est-à-dire initier un discours qui ne soit pas simplement le constat « médical » du retard ou du trouble du comportement du fils ou de la fille qu'ils nous amènent en consultation. Qu'est-ce qu'ils ont à dire, à cette fille ou à ce fils ? Ne pas donc se précipiter sur la rééducation, ou l'apprentissage, mais favoriser la parole, le lien par le langage. Prendre le temps pour pouvoir écorner la jouissance, heureuse ou malheureuse, qui lie les parents à leur enfant et inversement. Ce n'est pas l'utile, la communication, que nous avons à installer, mais bien l'appétit d'une relation qui passe par la parole. À ces enfants, je me permets de parler de ce qui m'arrive, au-dehors. Je ne peux pas me contenter d'une réserve, et la thérapeutique passe aussi par là, dans une relation « affectée », pour que soit possible la mise en place d'un travail plus technique, qui visera la communication dans le cadre de la parole.